

# Un songe (II)

À Jules Guiffrey.

J'étais, j'entrais au tombeau  
Où mes aïeux rêvent ensemble.  
Ils ont dit : « La nuit lourde tremble ;  
Est-ce l'approche d'un flambeau,

« Le signal de la nouvelle ère  
Qu'attend notre éternel ennui ?  
— Non, c'est l'enfant, a dit mon père :  
Je vous avais parlé de lui.

« Il était au berceau ; j'ignore  
S'il nous vient jeune ou chargé d'ans.  
Mes cheveux sont tout blonds encore,  
Les tiens, mon fils, peut-être blancs

« — Non, père, au combat de la vie  
Bientôt je suis tombé vaincu,  
L'âme pourtant inassouvie :  
Je meurs et je n'ai pas vécu.

« — J'attendais près de moi ta mère :  
Je l'entends gémir au-dessus !  
Ses pleurs ont tant mouillé la pierre  
Que mes lèvres les ont reçus.

« Nous fûmes unis peu d'années  
Après de bien longues amours ;  
Toutes ses grâces sont fanées...  
Je la reconnaîtrai toujours.

« Ma fille a connu mon visage :  
S'en souvient-elle ? Elle a changé.  
Parle-moi de son mariage  
Et des petits-enfants que j'ai.

« — Un seul vous est né. — Mais toi-même,  
N'as-tu pas de famille aussi ?  
Quand on meurt jeune, c'est qu'on aime :  
Qui vas-tu regretter ici ?

« — J'ai laissé ma sœur et ma mère  
Et les beaux livres que j'ai lus ;  
Vous n'avez pas de bru, mon père ;  
On m'a blessé, je n'aime plus.

« — De tes aïeux compte le nombre :  
Va baiser leurs fronts inconnus,  
Et viens faire ton lit dans l'ombre  
À côté des derniers venus.

« Ne pleure pas ; dors dans l'argile  
En espérant le grand réveil.  
— O père, qu'il est difficile  
De ne plus penser au soleil ! »

René-François Sully Prudhomme (1839–1907)